

**Alice Clark-Wehinger, *William Shakespeare et Gérard de Nerval. Le théâtre romantique en crise, 1830-1848*, Paris, L'Harmattan, coll. « Critiques littéraires », 2005, 295 p.**

Le titre surprend le lecteur le mieux disposé tant il brouille, d'emblée, l'objet de cette étude et, partant, l'horizon de sa réception. Une simple inversion de l'ordre des deux noms sous la forme *Gérard de Nerval et William Shakespeare* aurait éclairé le projet d'Alice Clark-Wehinger : suivre la référence à Shakespeare et saisir la constitution d'un modèle esthétique et dramaturgique shakespearien, étalon de tout jugement critique, au fil des feuilletons dramatiques publiés par Gérard de Nerval dans *L'Artiste* ou dans *La Presse*. Le travail semblerait ainsi vouloir contribuer au renouveau des études consacrées à la critique dramatique au XIX<sup>e</sup> siècle, à sa rhétorique comme à ses prises de position esthétique, ressaisies à partir de la vie culturelle et sociale qu'alimente en retour le feuilletoniste. Le sous-titre de l'ouvrage, *Le théâtre romantique en crise*, annonce pourtant une ambition plus vaste : embrasser, à partir de la critique théâtrale nervalienne, la production dramatique dite romantique – celle de « l'école nouvelle » selon l'expression du temps. La structure de l'ouvrage, découpé en neuf chapitres, confirme cette visée générale et critique. Partant de l'étude de la « mode shakespearienne » à la fin de la Restauration, l'auteur se demande *in fine* si Shakespeare ne constitue pas un modèle « révolu » dans les années 1840, au moment de la « réaction tragique » d'un Ponsard. À côté de chapitres centrés sur la réception et l'imitation des « astuces dramatiques d'Outre-Manche » et du « jeu britannique » des acteurs, deux panoramas sont offerts, destinés à ancrer ces influences dans la vie théâtrale parisienne de la monarchie de Juillet : « le drame social » et « le drame musical » – deux expressions au demeurant ambiguës et quelque peu réductrices.

L'étude comparatiste d'Alice Clark-Wehinger trouve sa pertinence, et gagne en assurance, lorsqu'elle aborde les problèmes de traduction et d'adaptation du théâtre élisabéthain, de Ducis aux Deschamps en passant par Dumas et Meurice, ou lorsqu'elle cerne le choc théâtral causé par le « natural acting » comme par l'usage des « trappes anglaises » ou l'importation du « surnaturel shakespearien ». L'information, filtrée par les articles de Nerval, est ici intéressante (à défaut d'être de toute première main), et les exemples mobilisés sont probants (même si un retour aux ouvrages originaux cités par Nerval s'imposait, d'un point de vue méthodologique). Malheureusement, la méconnaissance des institutions théâtrales françaises, comme des répertoires parisiens

des années 1830-1840, empêche l'auteur de mener à bien son entreprise. Celle-ci apparaît, dans ces conditions d'information précaire, assez téméraire. La confusion voire le contresens découlent régulièrement d'une incompréhension des textes nervaliens cités, dont le contexte immédiat échappe au lecteur « naïf ». On n'aura pas ici la suffisance de relever ces erreurs ponctuelles mais récurrentes. Le jeu serait vain. On ne taira pas, néanmoins, quelques réserves de fond, prononcées au nom d'exigences élémentaires de la recherche : l'effort de rigueur, l'attention aux travaux accomplis, tout simplement l'écoute et l'échange qui doivent tous nous guider dans nos travaux. On déplorera ainsi l'absence, surprenante dans un ouvrage cautionné par une collection appelée « Critiques littéraires », des références bibliographiques essentielles. Qu'une étude de la réception de Shakespeare en France au XIX<sup>e</sup> siècle ignore les travaux récents de Catherine Treilhou-Balaudé, entre autres, est dérangent. Qu'une enquête sur le théâtre romantique méconnaisse totalement les ouvrages ou les articles d'Anne Ubersfeld et Florence Naugrette, de Patrick Berthier et Sylvain Ledda, d'Hervé Lacombe et Jean-Claude Yon, est désolant. Qu'un livre consacré à Nerval ait omis de consulter la critique nervalienne est aberrant. Que la bibliographie d'un ouvrage publié en 2005 ne cite que huit « ouvrages de référence » postérieurs à 1980 sur quarante et un titres est consternant. Aussi ne saurait-on, sans précautions préalables, mettre un tel ouvrage entre les mains de jeunes chercheurs. On le recommandera aux seuls lecteurs avertis, capables d'oublier les approximations et d'écarter les erreurs pour glaner sans danger le meilleur de cet ouvrage inégal, déroutant et frustrant.

Olivier Bara